

Représentation

de

MIREILLE

au Théâtre antique d'Arles

Le 28 Juin 1941

Le Jour, 29 Juin 1944.

EN ARLES, HIER

« MIREILLE »
nous a été rendue dans sa vérité

Ce fut un succès, un très grand succès. *Mireille* représentée ce soir dans le Théâtre Antique d'Arles, par les soins de la Radiodiffusion nationale de l'Etat français sous la direction du maître Reynaldo Hahn, avait attiré la foule et l'hémicycle était comble.

Parmi les rangs des spectateurs on remarquait de nombreuses Arlésiennes, dans le noble et gracieux costume local, qui faisaient réplique aux Arlésiennes des chœurs de la scène.

Le soleil, généreux encore à 19 heures, rehaussait l'éclat de cette fête, et tandis qu'il déclinait, colorant d'or pâle les pierres antiques, le ciel, rayé par le vol des hirondelles, fit au spectacle la plus majestueuse des voûtes.

Tous les éléments du succès se trouvèrent réunis. C'est la version originale de *Mireille* que nous entendions. On sait que Mme Carvalho, créatrice du rôle, fit ajouter à la partition quelques pages lui permettant de faire valoir sa voix Puis le dénouement fut changé. De procession funèbre il devint cortège nuptial. Les mauvaises traditions, des années durant, défigurèrent le visage de Mireille. Enfin, l'événement est récent, ce visage nous fut rendu dans sa

vérité, grâce aux efforts de la famille de Charles Gounod, secondés par la ferveur de Henri Busser, et le goût, le discernement de Reynaldo Hahn.

C'est cette vraie *Mireille* débarassée de ses traditions qui sont aux chefs-d'œuvre de l'art lyrique comme les couches de vernis sont aux tableaux, qui nous est apparue hier dans son vif, dans son jeune et frais éclat. Il n'est peut-être pas, dans tout le répertoire du théâtre lyrique français, de personnage plus difficile à incarner que celui de Mireille. L'héroïne de Mistral a quinze ans — comme Juliette — elle est toute jeunesse, elle est toute amour, elle est aussi toute pudeur. La musique de Gounod exprime à merveille cette ardeur et cette pureté juvéniles.

Vocablement, le rôle est délicieux. Il a trouvé en Mlle Boué une interprétation idéale ; elle y est, d'un bout à l'autre, exquise. Et, depuis son entrée à l'acte de la « cueillette » jusqu'à la mort, devant les Saintes-Maries, elle ne cesse point d'être dans toute sa plénitude la Mireille que Gounod rêva tandis qu'il écrivit cette partition trop longtemps travestie et aujourd'hui rendue à sa grâce première.

Après d'elle. M. Jean Guilhem fut un Vincent de haute qualité. Sa voix convient à merveille au rôle et, dans le duo, elle s'accorde harmonieusement à celle de sa partenaire. Mlle Pifteau, dans Taven ; MM. Dens excellent Ourrias ; Legros, Philippe ; Joseph Peyron (le berger) ; Brunel (le passeur) ; Mlles Renée Camia, Monda-Million ; les chœurs Félix Raugel, l'orchestre de la Radiodiffusion ont assuré une exécution d'une qualité éminente. On ne saurait adresser trop d'éloges à M. Reynaldo Hahn, qui fut l'âme même de cette reprise.

M. Guy Ferrant mit en scène l'ouvrage dans des conditions particulièrement difficiles, puisque l'absence de tout décor lui imposait une tâche périlleuse. Il s'en est acquitté avec un goût et une adresse remarquables.

Il faut remercier la Radiodiffusion nationale française de nous avoir donné semblable occasion d'admirer sans réserve. La Radiodiffusion nationale, avec cette représentation de la plus haute qualité donnée dans un cadre d'une beauté souveraine, a bien servi l'art, et elle a également servi l'Etat, puisque le spectacle était au bénéfice du Secours National.

Christian MEGRET.

*
**

Figaro, 1^{er} Juillet 1941.

LES JOURS SE SUIVENT...

LE CHANT DE MIREILLE

Au pied des deux colonnes de marbre, qui, tièdes encore du soleil éteint, semblent à présent porter la nuit, Mireille vient de mourir. Les applaudissements s'enchaînent à la partition de Gounot et, partout où une radio est ouverte sur ces ondes, portent notre admiration. Tout fut pur dans le spectacle, par une réunion vraiment rare du talent, de l'effort, des circonstances et des lieux. Le théâtre d'Arles offrira toujours un cadre magnifique à une entreprise un peu noble. Il n'a plus d'autre mur, au delà de ses deux colonnes, qu'un rideau de cyprès, que trois ou quatre mai-

sons, et le clocher de Saint-Trophime ; mais, par miracle, aucun son ne se perd parmi ces pierres inégales et tout geste comme toute parole y prend une valeur qui ne peut échapper au spectateur. Les complicités de plein air, lorsqu'elles sont liées par la beauté, sont plus fortes que l'intimité la mieux close.

Les Arlésiennes, venues entendre *Mireille*, dans leur costume traditionnel, ont retrouvé leur héroïne telle vraiment que Mistral puis Gounod l'ont, tour à tour, rêvée. Un goût trop complaisant du bonheur, l'abus des traditions de théâtre avaient travesti *Mireille* en une aventure qui s'achevait en épousailles. Le soleil de Provence n'est pas toujours si doux et ce n'est pas ainsi que le poète en avait senti la brûlure. Reynaldo Hahn, il y a deux ans, rendit à la *Mireille* de Gounod son authenticité douloureuse et sa fraîcheur. C'est telle qu'elle fut écrite il y a plus de trois quarts de siècle à Saint-Rémy en Provence, que nous venons de l'entendre. Une artiste qui a pour elle le talent et la jeunesse, M^{lle} Boué, nous a profondément émus par son naturel, sa générosité, par une charmante grâce. La troupe et l'orchestre étaient excellents : pas une note, pas une intention qui fussent perdues. Tandis que l'ouvrage se déroulait, on connaissait le sentiment qu'on éprouve à l'accomplissement d'une chose parfaite, où tout y contribue, le présent et le passé, la nature et les hommes.

Il s'agissait d'une entreprise malaisée en un temps où il est vraiment difficile de rassembler une troupe, des partitions, des instruments, des lumières, un public. Mais il faut savoir ce qu'on veut et oser. La Radio française en restituant *Mireille* au cadre qui lui convenait le mieux, alors

qu'elle se peut confiner en un studio, a montré une initiative dont nous lui étions reconnaissants, en cette fin de journée d'été, lorsque montait vers le ciel ce jeune cri d'amour : le chant de Mireille.

GUERMANTES.

*
**

Le Figaro, 8 Juillet 1941.

Au Théâtre antique d'Arles

Un succès de la Radio Française
MIREILLE

Les auditeurs de la radio française ont été charmés par la qualité des deux représentations qui leur furent transmises la semaine passée d'Arles — notamment par *Mireille* qu'on maintint sur l'antenne sans interruption. L'agrément qu'ils y prirent ne fut surpassé que par celui de ceux qui assistèrent dans le théâtre antique même à la représentation de l'opéra de Gounod ; car ils l'entendirent et le virent là dans une perfection nouvelle. On sait, en effet, que cette version a été établie par M. Reynaldo Hahn sur les manuscrits qui lui furent obligeamment communiqués par la famille Gounod. Les dialogues ont été remplacés par des récitatifs ; un certain nombre de scènes ont été découpées de leurs traditions de théâtre et l'on a rendu Mireille au destin que lui avait choisi Mistral, qui n'est point d'achever son roman par des épousailles, mais dans une fièvre qui la tue.

Quelques scènes fameuses (sous le soleil de la Crau, au bord du Rhône) pouvaient paraître malaisées à représenter sur le fond de pierres et de cyprès et entre les colonnes antiques du théâtre d'Arles. M. Guy Ferrant a tiré parti avec un goût et une ingéniosité remarquables d'un cadre qu'il ne fallait alourdir d'aucune toile, ni d'aucun accessoire parasite. En sorte que l'œuvre a conservé une pureté à laquelle l'interprétation apportait celle d'une unité et d'une perfection qui furent sensibles à chaque spectateur. M^{lle} Boué fut exactement Mireille par l'âge, la fière tendresse, la spontanéité, la générosité de son talent et M. Jean Guilhem, en Vincent, lui a donné la réplique avec une sûreté et une étendue vocale bien plaisantes. On ne peut que louer les autres interprètes : M^{mes} Pifteau, Renée Camia, Monda Million, MM. Michel Dens, Legros et Peyron qui a chanté sa complainte du berger (trop souvent confiée à un travesti) avec un art charmant.

Quant à l'orchestre symphonique, il est un des meilleurs qu'on puisse entendre actuellement. Chaque pupitre est tenu par un instrumentiste renommé. Cet ensemble, sous la direction de M. Reynaldo Hahn (pour qui *Mireille* forme un « credo » musical) a rendu à l'opéra de Gounod une vie d'une grâce achevée. Il y a eu autour de Gounod, comme autour de tant d'artistes, des oscillations de la mode. Depuis une dizaine d'années, on lui rend sa vraie place, qui est celle d'un des plus grands lyriques français. Comme Verdi en Italie, il a été « lui-même » avec une abondance et une sûreté tout à fait admirables.

Gérard BAUER.



Candide, 9 Juillet 1944.

MIREILLE CHEZ L'ARLÉSIENNE

Le régionalisme et la décentralisation, ces grands mots qui semblaient condamnés à ne jamais s'évader de la terminologie de l'industrie électorale, commencent à sortir du domaine de l'abstraction pour entrer dans celui des réalités vivantes. Ils sont en train de prendre sous nos yeux un sens précis et objectif. Les spectateurs qui se trouvaient, ces jours-ci, au Théâtre Antique d'Arles, ont eu, brusquement, la révélation de ce que pouvaient contenir de riche et de fécond l'association de ces deux termes, en apparence contradictoires et la réalisation de leurs promesses. En transportant à Arles des artistes lyriques, des chœurs et un bel orchestre parisiens, sous la direction de Reynaldo Hahn, la Radio Nationale pratiquait la décentralisation : en organisant la représentation de deux chefs-d'œuvre provençaux en terre provençale, elle a fait, en même temps, du régionalisme et du meilleur.

Ramener *Mireille* et *L'Arlésienne* sous le ciel qui les vit naître, les baigner dans les mystérieux effluves de leur Rhône, de leur Crau et de leur Camargue, c'est donner à ces ouvrages une vitalité nouvelle et leur rendre toute leur signification profonde dans l'art de chez nous. Car ce n'est qu'en étudiant, en même temps, dans une œuvre d'art, la fleur, le fruit et la racine que l'on comprend l'alchimie secrète qui permet au génie humain de s'élever de l'éphé-

mère à l'éternel et du particulier à l'universel. *Mireille* et *L'Arlésienne*, entendues « en Arles », nous apportent la même révélation que le grand cru bourguignon dégusté à la table d'un vigneron de la Côte d'Or : celle du rayonnement interrcontinental qui récompense la pureté et la perfection de l'âme d'un « terroir ».

Le Théâtre Antique d'Arles ne dresse en face de son hémicycle de pierre qu'un fantôme de scène constitué par quelques piliers de marbre mutilés. Deux colonnes intactes continuent, seules, à s'élaner vers le ciel, comme des mâts qui révèlent la présence d'une nef engloutie. Un grand vaisseau du passé est ensablé dans cette terre latine, mais son épave offre aux vagues humaines qui, depuis des siècles, viennent encore déferler sur elle, une redoutable impassibilité de témoin et de juge. Ces stèles brisées savent tant de choses qu'un auteur ne peut sans trembler, faire halte dans leur ombre sacrée.

Eh bien ! ce sont ces pierres spiritualisées qui viennent d'étendre sur Mistral, Daudet, Gounod et Bizet leur auguste protection et de leur apporter l'adhésion de leur autorité séculaire. Car, sur ces nobles entablements, qui étaient leur unique décor, les personnages de *Mireille* et de *L'Arlésienne* se sont « inscrits » gravés et sculptés comme les bas-reliefs de ce sarcophage gallo-romain aux flancs duquel s'enroule la pathétique histoire de Phèdre et d'Hippolyte. Et la grâce et la force de ces frises vivantes nous ont émerveillés.

Il ne m'appartient pas de vous parler ici de *L'Arlésienne* mais la représentation de *Mireille* à Arles a pris l'importance musicale exceptionnelle. On sait avec quel zèle intel-

ligent et quelle douce obstination Reynaldo Hahn s'est efforcé depuis plusieurs années, d'offrir aux mânes de Charles Gounod une réparation nécessaire. La partition de *Mireille*, lors de sa création, avait gravement souffert des tyranniques fantaisies « directoriales » de sa principale interprète, plus préoccupée de son succès personnel que de l'équilibre de l'œuvre : un patient labeur a permis de reconstituer la version originale de cette partition d'opéra transformée en aimable opéra-comique par des mutilations coupables et des interpolations effrontées. C'est, bien entendu, sous sa forme primitive, que l'œuvre vient de nous être rendue.

Mais à cette première purification Reynaldo Hahn en a ajouté une seconde, plus précieuse encore. Il a clarifié, simplifié et sensibilisé le lyrisme de cette musique en donnant à sa « mélodicité » son véritable caractère. La phrase de Gounod, tendre sans fadeur, chastement voluptueuse, garde dans ses plus caressants abandons une élégance de ligne incomparable, généralement inaccessible aux interprètes. Il s'agit de retrouver dans les inflexions de ces contours mélodiques cette suavité et cette distinction qui devaient engendrer, plus tard, les enchantements faurésiens. C'est une tâche « qui veut beaucoup d'amour » et encore plus de goût. Or c'est une perpétuelle leçon de goût, de goût raffiné et infailible, que nous donne l'animateur de cette inoubliable soirée.

Voilà comment on doit chanter Gounod, voilà comment on peut éliminer du chant théâtral toute outrance et toute vulgarité, voilà les nuances simples, logiques, rationnelles qu'il faut imposer à l'orchestre et aux chœurs, voilà le style

souple, aisé, allant qui convient à cette œuvre adorable qui s'est épanouie à l'air libre comme une fleur dans de l'eau fraîche.

La nature entière lui apportait sa plus affectueuse complicité. Le soir tombait, les premiers parfums de la nuit, le frisson léger des cyprès, les nuages teintés de rose qui variaient à l'infini, la féerie du ciel changeant, un croissant de lune d'une gracilité émouvante, des vols d'hirondelles tressant au-dessus de la scène une couronne de sons harmoniques enrichissant l'orchestration d'une pédale éolienne suraiguë, une qualité rare d'azur naissant progressivement de l'or pâle vaporisé par le soleil en fusion, tous ces éléments de poésie grandiose, qui auraient écrasé une œuvre médiocre, exaltèrent jusqu'à la plus sublime perfection classique les amours pastorales de ces rustiques descendants des amants de Vérone. Dans le crépuscule naissant, la courageuse fille de maître Ramon et l'humble vannier, séparés par l'autorité paternelle, échangeaient des serments que la brise imprégnée des parfums de Provence irradiait jusqu'aux étoiles. Et la beauté de l'œuvre se maintint sans peine à l'échelle du paysage. Ce fut une émotion irrésistible que la foule ressentit aussi profondément que les délicats.

Ajoutons que Reynaldo Hahn avait su s'entourer de collaborateurs admirablement choisis. La mise en scène, purement schématique et shakespearienne, jusqu'à la parcarte inclusivement, avait été confiée à l'artiste de classe qu'est Guy Ferrant, l'un des chevaliers les plus actifs de la défense de la vraie *Mireille*. Avec un tact parfait il sut inventer quelques « points de cristallisation » discrets pour fixer l'émotion du public. Une touche légère lui permit de

suggérer les décors volontairement sous-jacents et invisibles qu'on lisait aisément entre les lignes des colonnes immuables. Cette difficile technique lui réussit à merveille et son succès fut considérable.

Mme Boué a fait du rôle de Mireille une composition inoubliable qui marquera une date dans sa carrière. Il est impossible d'incarner d'une façon plus parfaite l'héroïne si harmonieusement modelée par le poète et le musicien. Elle est Mireille elle-même, avec sa franchise et sa pudeur, sa sagesse et son courage, son aristocratie terrienne, sa piété et sa virginal audace d'amoureuse. Elle est tout cela, dans son jeu, dans son style, dans son attitude et dans sa voix qui a la pureté, la transparence et la limpidité d'une source. Aussi à l'aise dans les situations tragiques que dans les scènes de grâce et de tendresse, elle s'est placée, d'un seul coup, au premier rang des grandes interprètes lyriques de ce temps.

Jean Guilhem était le Vincent rêvé de cette Mireille. Ce jeune ténor est doué d'un timbre velouté de la plus rare séduction. Sa voix possède des qualités de charme infiniment précieuses que n'altère aucune faute de style et que complète une simplicité méritoire. Le cas est exceptionnel dans sa corporation et on peut prédire à cet artiste, s'il résiste aux déformations professionnelles, le plus brillant avenir. Avec son adresse habituelle, Marguerite Pifteau, dont on connaît mal l'extraordinaire souplesse de moyens — je songe à son étonnante intervention dans *Brummell* — a dessiné et chanté avec une admirable intelligence le rôle ingrat et conventionnel de Taven auquel elle a su rendre sa véritable physionomie de gitane.

Je n'ai pas la possibilité de rendre pleine justice à Renée Camia, charmante Vincenette, à Monda Million, à Dens, à Legros, à Philippe, à Brunel, qui formèrent un ensemble excellent. Je voudrais cependant signaler l'impression d'autorité et de parfait équilibre donnée par le remarquable artiste qu'est Joseph Peyron, dans le rôle du petit berger enfin arraché à son hermaphrodisme traditionnel. Joseph Peyron, handicapé par sa seule modestie et son dévouement de bon camarade, est un interprète dont les musiciens connaissent seuls les mérites transcendants. Toujours à la peine et rarement à l'honneur, il rend à l'art lyrique, à la musique de chambre et à l'opérette d'inappréciables services que ne soupçonne pas le public non initié. Je saisis avec joie cette occasion de saluer avec une vive sympathie un artiste aussi complet. Son succès a, d'ailleurs, été très vif.

Enfin, après avoir félicité les chœurs Raugel et l'orchestre de la Radio de leur interprétation si nuancée, je voudrais dire la véritable émotion qui s'est emparée de tous les spectateurs en voyant se dérouler, avec une grâce, une noblesse et une eurhythmie helléniques la guirlande tanagréenne des fines adolescentes de l'Escolo mistralenco, dont la tarandole inscrit dans l'espace une arabesque aussi harmonieuse qu'une phrase de Gounod.

Emile VUILLERMOZ.



Le Temps. 8 Juillet 1941.

MIREILLE

au Théâtre antique d'Arles

La Radiodiffusion nationale vient d'obtenir un légitime et grand succès en organisant, dans des conditions exceptionnelles et avec une réussite exemplaire, sur le Théâtre antique d'Arles, une représentation parfaite de la *Mireille* de Gounod. Beaucoup de sansfilistes, à l'écoute, auront entendu avec plaisir la diffusion de ce chef-d'œuvre, mais ils n'en auront joui de loin que par l'oreille ; et ce que je voudrais rapporter ici, c'est la beauté visible de l'inoubliable spectacle qu'il a été donné aux Arlésiens d'admirer l'autre jour sur leur vieux théâtre romain. Il faut expliquer d'abord les choses en les prenant du commencement. Vous savez que la Radiodiffusion quand elle fait entendre une de ses émissions musicales ou dramatiques, a pris depuis quelque temps l'habitude de faire assister le public à l'émission même, organisée à cet effet dans une salle de concert ou de théâtre ; mais ces écoutants ne sont le plus souvent qu'un petit nombre de privilégiés. L'idée qu'ont eue MM. Reynaldo Hahn et Bondeville de faire donner *Mireille*, à la fois en public et devant le micro, sur le Théâtre antique d'Arles, comme une représentation ordinaire, constituait donc pour la radio une sorte d'innovation du plus vif intérêt en soi, et qui s'est révélée en fait — par la splendeur du cadre, la qualité de l'exécution musicale assurée, sous la direction de M. Reynaldo Hahn, par l'excellent orchestre de la radio, le choix de l'interprétation et l'habileté des choristes de M. Félix

Raugel à tenir la scène comme des vétérans de l'Opéra-Comique ou de l'Opéra — une réussite de premier ordre, bien émouvante à constater en ce temps-ci, comme une preuve que lorsqu'on le veut on peut produire, dans ce pays malheureux mais toujours vivant, des résultats de la plus haute qualité et du plus grand goût.

Si, jointes à ma dilection personnelle, j'ai de bonnes raisons sentimentales d'aimer et d'admirer la vieille et plus que jamais jeune *Mireille* de Gounod, je ne me donnerai pas pourtant le ridicule de vous vanter cet exquis chef-d'œuvre, trop longtemps déformé et empoussiéré par trois quarts de siècle de répertoire et de consécration officielle. Mais peut-être est-il bon de rappeler aux amateurs le rajeunissement prodigieux que cet ouvrage avait trouvé, à la surprise et pour le plaisir de beaucoup, il y a deux ans, quelques semaines avant la guerre, lors de sa reprise à l'Opéra-Comique, par les soins de M. Reynaldo Hahn, de M. Henri Büsser et de M. Guy Ferrant, jeune et savant musicographe, qui s'étaient simplement avisés de chercher et de découvrir, dans les partitions princeps et dans le manuscrit autographe de *Mireille*, l'œuvre que Gounod avait composée, en plein accord avec Mistral, et telle qu'il l'avait fait représenter pour la première fois en 1864. Depuis, cédant à la sollicitation des cantatrices et à la pression des directeurs, le musicien avait dû consentir à des modifications regrettables qui avaient complètement changé le caractère original de l'œuvre. C'est ainsi que ce véritable opéra — agrémenté d'une valse chantée, pour faire plaisir à M^{me} Miolan-Carvalho ; les récitatifs supprimés, pour faire place au dialogue parlé conforme aux traditions de l'Opéra-Comique ; *Mireille*, qui

ne mourait plus, épousant son Vincent à l'épilogue, parce qu'il n'était pas coutume qu'aucune héroïne mourût, même d'amour, sur la scène de la salle Favart — avait perdu, sinon sa musique, du moins son caractère et son accent, pour devenir cette fade décalcomanie qu'on donnait au théâtre de la place Boudreau.

Restituée par des mains pieuses dans son intégrité première, *Mireille* avait donc retrouvé, aux représentations d'il y a deux ans, sa jeunesse, sa pureté, son charme, sa fraîcheur ; la *Mireille* de Gounod était redevenue la *Mireille* de Mistral, l'une et l'autre ne faisaient plus qu'une, cette vraie Mireille de la Crau et du pays d'Arles, la tendre amoureuse de Provence qui s'en va, dans l'incomparable poème, mourir aux Saintes-Maries-de-la-Mer.... C'est cette vraie Mireille-là, la seule authentique, la seule à jamais émouvante, que nous avons redécouverte la semaine dernière au théâtre d'Arles. Il ne sera plus désormais question, nous l'espérons bien, que de celle-là : celle que Mistral, à vingt-cinq ans, a rêvée dans sa vieille maison de Maillane, celle que Gounod a parée du charme ineffable de sa musique, née elle aussi sous le ciel et dans les parfums de la Provence, où, en son séjour de Saint-Rémy, le compositeur était allé chercher, aux sources mêmes de *Mirëio*, les sources de son inspiration. Ses lettres intimes du printemps de 1863 disent bien le bonheur qu'il y trouva, en ces heures de travail fécond, nourri des sèves de la nature provençale. « Je tâche d'entendre *tout* ce qu'il faut et de n'écrire que ce que j'entends, et dans la paix où je suis il me semble que j'ai l'oreille meilleure et plus sûre.... Je suis resté sous un petit bois de pins jeunes, à l'ombre, avec mon poème, au

milieu des senteurs de toute espèce, retenant ma respiration, le seul bruit humain que j'entendisse, pour mieux entendre, au milieu de ce silence de la nature, le concert mystérieux de ces milliers de petits êtres qui peuplent l'air et le sol, et dont le bourdonnement ininterrompu tremble à l'oreille comme l'atmosphère tremble aux yeux par un jour de chaleur.... »

A dire vrai, nous avons assisté l'autre soir à une sorte de miracle, à la recreation d'une œuvre d'art, à une véritable sublimation par la poésie. A travers la double œuvre d'art du poète et du musicien, Mireille redevenait vivante sous nos yeux ; dans la vérité de son cœur, spirituelle et belle à voir, d'abord riuse et tendre, touchante en son malheur et par ses plaintes, pathétique enfin dans la mort, il semblait qu'elle naquit une seconde fois à sa vie réelle, par les simples prestiges de la nature et de la vérité retrouvées. Cela se passait bien sur un théâtre, mais il n'y avait plus de théâtre ; il n'y avait point de décor de toile peinte, ni de micocouliers et de mûriers de carton-pâte ; il n'y avait autour de la scène qu'un cadre admirable et réel : ces deux colonnes romaines du théâtre antique, quelques corniches écroulées là depuis des siècles, un long rideau de jeunes cyprès pour mur de fond ; et, derrière, le vrai clocher de Saint-Trophime, la coupole de l'hôtel de ville que surmonte un pittoresque jaquemart, de vieilles maisons usuelles où de vraies voisines étaient aux fenêtres. Là-dessus le véritable ciel d'Arles aux couleurs changeantes ; de véritables hirondelles (à la place de celle si factice que M^{me} Carvalho trouvait « légère » en ses vocalises) ; du vrai vent, qui portait partout l'odeur de lavande et de bois brûlé de

la Provence ; un vrai soir passé du cobalt au rose, au gris tendre, jusqu'à la décoloration du crépuscule, jusqu'au moment enfin où la vraie lune est apparue. Sur les gradins, d'où elles assistaient au spectacle, les Arlésiennes en costume local, avec la robe longue et la chapelle de dentelles, étaient les vraies compagnes de Mireille. Les tambourinaires étaient authentiques, et la farandole dansée sur la scène le fut par d'agiles garçons et de jolies filles du pays. Notez que les artistes, pour jouer en plein air, n'avaient pas eu besoin de se farder ; que Vincent était jeune et beau comme dans les vers de Mistral, qu'Ourrias avait vraiment l'air de descendre de cheval après avoir conduit ses taureaux de Camargue aux arènes voisines ; et que Mireille, au propre, avait vingt ans.

C'est une grande artiste qui en tenait le rôle. Elle s'appelle M^{lle} Georgette Boué, elle est déjà célèbre en Languedoc et en Provence, elle le sera bientôt à l'Opéra. Elle est mince, brune, rieuse, et de grande race. Elle a l'air d'être Mireille dans la vie comme sur le théâtre, tour à tour gaie, pleine de gentillesse et d'esprit, faisant très bien « linguete ! linguete ! » à son Vincent ; comme Mistral l'a indiqué dans un des plus jolis endroits de son poème, ou remettant le rustre Ourrias à sa place avec une ironie charmante. Quand elle chante sa plainte émouvante, après que son père l'a maudite (« Si ma mère était là »), ou quand elle traverse en trébuchant le torride désert de la Crau ; quand elle arrive mourante aux Saintes-Maries et agonise dans les bras de son amoureux éperdu, nous étions quelques amateurs de théâtre, qui ne pensions plus du tout au théâtre, je vous assure, et qui

avons tout simplement les larmes aux yeux. C'est qu'il y a une certaine beauté, une certaine musique, de certains mots, une certaine justesse de touche et de style dans les choses dites et dans la manière dont on les dit, qui, positivement, donnent le frisson. M^{lle} Boué est de ces artistes très rares, qui par le jaillissement et la pureté de la voix, la justesse du jeu, et la qualité du talent, l'émotion naturelle et vraie, ont ce prestige et ce pouvoir. Elle aussi est très intelligente, et, toute musicienne qu'elle pourrait se contenter d'être, en sachant bien sa partition, l'on voit bien qu'avant de composer sa *Mireille* elle a pris la peine de lire ou de relire Mistral. Cela se voit à certaines choses qu'elle fait, sans avoir l'air de rien, que le librettiste de Gounod n'a pas mises dans le texte à chanter et qui ne figurent que dans l'original. Un rôle a ses dessous hors du livret ; mais il faut remonter aux sources.

Je n'ai pas qualité, aimant la musique sans le savoir, pour parler de la partition de *Mireille*, qui d'ailleurs est assez connue ; ni de l'interprétation unique que M. Reynaldo Hahn en a faite, avec son goût délicieux et la fidèle piété qu'il porte à la mémoire de Gounod ; ni de l'exécution de l'orchestre de la Radio, qui, de l'avis des connaisseurs, est en train dedevenir le meilleur de France. Pour les chanteurs, point de vedettes et c'est tant mieux : les vedettes tirent tout à soi. Mais cette troupe était jeune, homogène elle avait très bien travaillé, préparé, répété l'œuvre confiée à ses soins, et mise en scène avec tant d'art et d'ingéniosité par M. Guy Ferrant ; elle la répétait même encore sur place le matin de la représentation, sous les ombrelles et les panamas, à cause d'un soleil excessif. Les amateurs de ces spec-

tacles, nombreux ce jour-là au Théâtre antique (dont les vieux gradins, le soir, était combles), y ont retrouvé le souvenir, amusant et mélancolique, des grands jours d'Orange d'autrefois. Il m'a semblé, pour moi, qu'une représentation comme celle-là au théâtre d'Arles ne devrait pas demeurer isolée, et puisque la Radiodiffusion fait si bien, qu'elle pourrait utilement entreprendre un cycle de grandes œuvres bien choisies pour nos théâtres de nature ; et que des réalisations aussi réussies que celle de *Mireille* seraient d'un grand effet public, et très consolant dans ce temps-ci où nous avons besoin de choses qui élèvent, parlent à l'esprit et au cœur. Le public populaire d'Arles a paru extrêmement sensible à ce beau spectacle qu'on lui donnait, à cette musique tendre, caressante et pure, à ces images au milieu desquelles il se retrouvait, à ce poème familier, mis en scène avec tant de bonheur.... Il me semble aussi que Mistral et que Gounod eussent été contents s'ils avaient pu assister à cette fête, où la chose écrite devenait un drame vivant, où la musique semblait en plein air une sorte d'élément naturel et la voix même de la nature. Et que ces deux grands génies auraient été étonnés aussi ; car ni l'un ni l'autre n'ont jamais vu, au milieu de tous leurs triomphes, dans les spectacles de leur temps, une *Mireille* aussi parfaitement naturelle, aussi véridiquement leur et conforme au rêve qu'ils s'en étaient fait.

Émile HENRIOT.